

Singulières psychanalyses de Romain Rolland

**Conférence* de Roger Dadoun
le 19 janvier 2006 à la Sorbonne**

Extrait

Les quelques similitudes et échanges entre Rolland et Freud que nous venons de relever témoignent à tout le moins d'un climat de connivence intellectuelle, peut-être même d'une certaine affinité élective, teintée d'affectivité, qui nous renvoie à quelque chose de plus profond, que nous tenterons de mettre en lumière en fin de parcours – *dulcis in fundo*, comme dirait Rolland amateur de citations en italien, de Dante surtout (le français, quoique langue moins pâtissière que l'italien, dirait pour caractériser ce moment où l'on atteint le fond et le meilleur d'une recherche : cerise sur le gâteau.) Ce quelque chose de plus profond a été presque toujours ramené, non sans de solides raisons appuyées sur les textes eux-mêmes, aux échanges portant sur cette structure mentale qualifiée par Rolland de « sentiment océanique » (formulation qui double et prévaut sur l'autre expression, à connotation plus organique « sensation océanique »). Dans une lettre à Freud du 5 décembre 1927, publiée dans le choix de lettres intitulé *Un beau visage à tous sens*, Rolland en propose une substantielle explication, aux articulations claires, qu'il a tenu à souligner, et qui mérite d'être largement citée :

« Cher ami respecté

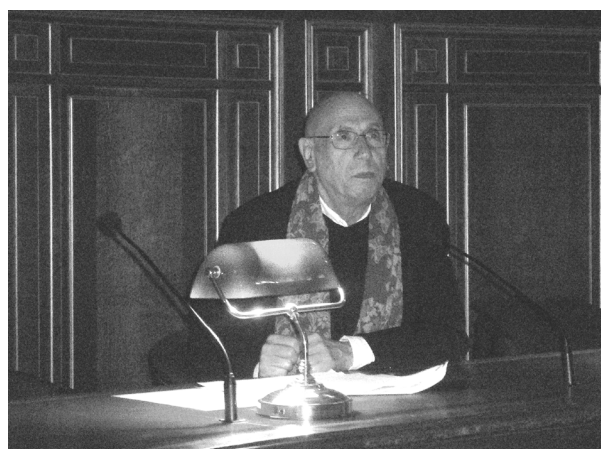
« Je vous remercie d'avoir bien voulu m'envoyer votre lucide et vaillant petit livre. Avec un calme bon sens, et sur un ton modéré, il arrache le bandeau des éternels adolescents, nous tous, dont l'esprit amphibie flotte entre l'illusion d'hier et... l'illusion de demain. –

Votre analyse des religions est juste. Mais j'aurais aimé à vous voir faire l'analyse du sentiment religieux spontané ou, plus exactement, de la sensation religieuse, qui est toute différente des religions proprement dites, et beaucoup plus durable.

J'entends par là : - tout à fait indépendamment de tout dogme, de tout Credo, de toute organisation d'Église, de tout Livre Saint, de toute espérance en une survie personnelle, etc. -, le fait simple et direct de la sensation de l'« éternel » (qui peut très bien n'être pas éternel, mais simplement sans bornes perceptibles, et comme océanique. »

S'inscrivant dans la dimension universelle de cette sensation, Rolland apporte son propre témoignage :

« Je suis moi-même familier avec cette sensation. Tout au long de ma vie, elle ne m'a jamais manqué ;



et j'y ai toujours trouvé une source de renouvellement vital. En ce sens, je puis dire que je suis profondément « religieux », - sans que cet état constant (comme une nappe d'eau que je sens affleurer sous l'écorce) nuise en rien à mes facultés critiques et à ma liberté de les exercer – fût-ce contre l'immédiateté de cette expérience intérieure. »

Rolland pousse plus avant son analyse, en plaçant quelques notes polémiques et en terminant sur une forte et presque glorieuse image :

« J'ajoute que ce sentiment « océanique » n'a rien à voir avec mes aspirations personnelles. (...) C'est un contact – Et comme je l'ai reconnu, identique (avec des nuances multiples), chez quantité d'âmes vivantes, il m'a permis de comprendre que là était la véritable source souterraine de l'énergie religieuse ; - qui est ensuite captée, canalisée, et desséchée par les Églises : au point qu'on pourrait dire que c'est à l'intérieur des Églises (quelles qu'elles soient) qu'on trouve le moins de vrai sentiment « religieux ».

Éternelle confusion des mots, dont le même, ici, tantôt signifie obéissance ou foi à un dogme, ou à une parole (ou à une tradition), tantôt : libre jaillissement vital. »

Le « petit livre » de Freud auquel Rolland fait allusion est un essai de 1927, *L'avenir d'une illusion*. Une note des auteurs de la nouvelle traduction des œuvres de Freud indique que le titre aurait été suggéré à Freud par Rolland, « qui, en 1923, lui avait envoyé un exemplaire de *Liluli*, sa pièce de théâtre de 1919, avec la

dédicace : « Au destructeur d'illusions, Prof. Dr. Freud. » Avec cette sobre et abrupte dédicace, Rolland met en plein dans le mille, il se porte, à notre sens, au noyau même de la pensée et de la pratique freudiennes qui font, de l'illusion sous toutes ses formes, leur cible primordiale. Rolland aurait pu, à cette date-là, comme il le fit et le fera avec ardeur et générosité pour Michel-Ange, Beethoven, Haendel, Tolstoï, Gandhi, Péguy, écrire une « vie héroïque » : « Vie d'un homme illustre, Freud, le destructeur d'illusions ». Nul doute qu'aujourd'hui, en cette année Freud commémorative, les chaînes de télévision se seraient arraché à prix d'or ce genre de traitement « héroïque » du sulfureux et toujours inquiétant et controversé Dr. Freud, pour le servir à toutes les sauces : psy, littérature, politique, re religieuse, pornographique, et « people », « live », jeux, loteries, pub, etc...

En revanche, *Liluli* aurait eu beaucoup de mal à se placer dans un paysage audio-visuel aussi « inculturellement correct » que correctement inculte. Et pourtant ! « Farce aristophanesque » comme la qualifie Rolland, elle a suscité, d'emblée, l'enthousiasme d'un connaisseur peu amène, Bernard Shaw, qui s'exclame : « *Liluli* est kolossal, grossartig, wunderschön, magnificent ! Je l'ai goûté énormément, sans réserve, avec extase ». On peut y voir - façon de parler, car on voit mal les gardiens ringards de l'art ou les avant-gardistes de la culture prendre le risque de donner à voir cette chose « hénaurme » - la pièce la plus originale, la plus époustouflante, la plus abracadabrantesque, et peut-être la plus profonde, de la riche et complexe production théâtrale de Rolland (ses matériaux se nomment : foi, révolution, peuple, actualité politique), toujours plus ou moins à ce jour frappée de sous-estime - à laquelle il a plus d'une fois réagi avec virulence, que nous avons tenté ici de répercuter mimétiquement. Bref regard sur cette pullulante pièce : aux côtés de *Liluli*, l'illusion, se produisent, en un vrac calculé, la Vérité, Polichinelle, la déesse Llôp'ih, l'Opinion, « hallucinante... idole barbare » à laquelle nous rendons aujourd'hui un culte aussi faramineux que sordidement idolâtre, Altair, Maître-Dieu, l'Âne Buridan, Le Grand Derviche, des Chœurs et des Cortèges, les Gras et les Maigres, des Marchands, Intellectuels et Paysans, les Gallipoulets, les Hurluberloches, etc. - burlesque et picaresque galerie à la langue savamment ébouriffée, virevoltante, rustre et sophistiquée, d'une ironie dévastatrice, qui n'aura pas manqué, croyons-nous, de faire jubiler un Freud grand amateur de mots d'esprit (il s'en est donné à cœur joie dans son livre sur *Le mot d'esprit dans ses rapports avec l'inconscient*) et savant traducteur des *Leçons de Charcot*, le magistral metteur en scène de l'hystérie à l'amphithéâtre psychiatrique de la Salpêtrière (« il m'arrive, écrivait-il à sa fiancée, de sortir de ses cours comme si je sortais de Notre-Dame » - ce qui, en dernier ressort, ne nous fait pas sortir du « religieux »).

Avec des jugements tels que « lucide », « vaillant », « juste », Rolland reconnaît qu'il est tout disposé à accompagner Freud dans son analyse. Il se montre en revanche trop aimable, lorsqu'il parle de « calme bon sens » et de « ton modéré », alors que cet essai de Freud est l'un des plus percutants et des plus tranchants qu'il ait écrits (il se dote même, pour le contrer, d'un « adversaire » « à la voix forte ») : le

« bon sens » est loin d'être à la fête (l'est-il jamais, chez Freud qui pourtant, paradoxalement, se tient au plus près du sens commun, et revendique un « parler populaire » ?), et maintes idées reçues prennent un sacré coup (lequel revient, en boomerang, frapper Freud lui-même). L'analyse de Freud, rigoureuse et sans complaisance, pourrait tenir en quelques propositions simples, desquelles il ne démordra pas, et qui ne laissent planer aucun doute sur sa profonde hostilité, viscérale, au phénomène religieux. « Les représentations religieuses », dit-il, sont des illusions ; elles prennent naissance dans le besoin infantile de conserver et de bénéficier de la protection du père, projeté en figure toute-puissante (« Notre Père qui êtes aux cieux... ») ; elles fonctionnent en tant que « névrose collective », grâce à laquelle le croyant, celui qui y adhère, peut faire l'économie d'une névrose individuelle - ce qui n'est pas un mince bénéfice, et constitue peut-être une des finalités profondes du religieux.

Cette analyse freudienne, qu'il estime être « juste », Rolland ne la met pas vraiment en question, mais il fait remarquer, d'un ton modéré mais ferme et insistant, qu'il y manque l'essentiel : rien moins que ce « fait simple et direct » qu'est le « vrai sentiment religieux », la « véritable source souterraine de l'énergie religieuse », la « sensation de « l'éternel », le sentiment « océanique » - tous facteurs présentés comme incontestables, allant de soi. Poursuivant sa démonstration, Rolland écarte sans complexe ni réserve les Églises, dogmes, livres sacrés et traditions, pour parvenir à la définition de l'Océanique comme « libre jaillissement vital », c'est-à-dire l'expression même du sentiment de la vie, plus encore, l'essence de la vie - ce qu'un Bergson nommait « l'élan vital ». On n'est plus seulement là à l'origine du « sentiment religieux », on est à la racine de l'être même, aux frontières de la philosophie - dont Freud se méfiait et qu'il assimilait à la paranoïa, tandis que Rolland trouvait plaisir pour sa part à franchir ces frontières, en conservant un regard critique - et au seuil de la mystique - dont Freud avait carrément horreur, mais avec laquelle Rolland ne craignait pas de flirter, en maintenant toutes ses réticences, parfois véhémentes. Outre ces voisinages, tentations ou dérives que Freud fuit comme la peste, un mot de Rolland a dû le hérisser : le mot « contact ».

Notre sentiment, pas océanique pour un liard mais au contraire très terre-à-terre, est que ce mot, avancé net par Rolland, a dû faire, sur Freud fonçant tel un taureau sur la chose religieuse, l'effet d'un chiffon rouge. Rolland entend par ce terme concret de « contact » l'intuition ou la saisie directe et spontanée du rapport ou du lien avec un objet ou une chose (par le biais du toucher, sens tactile, ou du fait d'une proximité significative), avec un être humain (on dira, au gré des modes, « sympathie » - décomposition utilisée par Rolland -, « empathie » « feeling »), avec la nature, l'univers, le cosmos (c'est ce type de contact qui est au principe de l'Océanique, justement), et avec dieu même (la foi comme « adhérence », terme de Rolland ; la mystique comme fusion et total contact). Mais le terme, dans sa généralité et son approximation, semble avoir touché en Freud des points sensibles, névralgiques, voire névrotiques - en tout cas exacerber une interrogation qui traverse toute la pratique - et par là même la théorie - de la psychanalyse : quel

contact établir avec le patient, avec l'autre, avec tout autre, avec quelque « grand Autre » ? Quelles modalités, quels rapports concrets élire, élaborer, adopter ? Il est couramment admis que, dans la pratique de la cure, Freud a choisi le dispositif du divan afin de préserver une certaine distance avec le patient, au plan visuel même, et ne laisser en quelque façon d'espace qu'au seul langage. Il s'oppose aux procédés préconisés par son cher et prestigieux disciple Ferenczi qui, vers la fin de sa vie, estimait légitime d'accorder à certains patients souffrant de grave régression ou en état de trop pénible frustration certains contacts gratifiants. À quoi Freud objectait, ironisant : on commence par un baiser, et jusqu'où cela va-t-il mener ? Cela mène, mises à part quelques dérivées individuelles souvent traitées en « faits divers » ou scandales, à des techniques variées, haptonomiques au sens large, où le toucher (en grec, *haptomai*, toucher), le contact physique tiennent une place privilégiée.

C'est surtout dans le domaine de la réflexion, de la connaissance, des rapports avec les structures inconscientes, et le ça en général, que l'idée de « contact » suscite chez Freud la plus vive résistance. Son rationalisme, qualifié souvent de « positiviste » au sens étroit, restrictif du terme, l'amène à repousser tout ce qui est susceptible de prendre une coloration ou une tournure mystiques ; Rolland lui fera la remarque en termes courtois : « je puis à peine penser que la mystique et la musique vous soient étrangères ... Je crois plutôt que vous vous en méfiez, pour l'intégrité de la raison critique, dont vous maniez l'instrument... ». C'est, chez Freud, plus que méfiance, c'est défense acharnée, récusation inflexible : la qualification de mystique, il en fait une « injure », et lorsqu'il est question, avec Lou Andréas-Salomé, de « télépathie » et d'« occultisme », il ne mâche pas ses mots : « S'il faut vraiment plonger dans ce borborygme dans l'intérêt de la recherche, je souhaite que cela ne se produise qu'après ma mort ». Ce qu'est pour lui, très précisément, la mystique, il le formulera vers la fin de sa vie, en un bref apophtegme : « *Mysticisme : l'autoperception obscure du règne, au-delà du moi, du ça.* »

Revenant sur le sujet dans l'essai qu'il publie en 1929-1930, *Malaise dans la culture*, qui s'ouvre sous le signe de l'Océanique avec, sans le nommer, allusion précise à Rolland, il reprend les objections de l'« ami vénéré », pour à nouveau les rejeter, en arguant de son expérience personnelle : « Pour ma part, je ne puis découvrir en moi ce sentiment « océanique » (...) L'idée que l'être humain, par un sentiment orienté dans cette direction depuis le début, serait censé avoir connaissance qu'il est en corrélation avec le monde environnant, paraît si étrange, s'insère si mal dans la trame de notre psychologie, qu'on peut à bon droit être tenté de proposer une dérivation psychanalytique, c.-à-d. génétique, d'un tel sentiment. » À dérive mystique, donc, dérivation psychanalytique - fondée sur une genèse du sentiment océanique qui fait essentiellement appel à l'institution et à l'évolution des rapports de démarcation que le Moi entretient avec le monde environnant, dans ce qu'ils ont de plus primaires.

Il est surprenant que Rolland n'ait pas cherché à mettre Freud en défaut sur son propre terrain, celui de l'étiologie infantile et du « complexe paternel », en faisant remarquer qu'avant le désir de protection par la mère, il y a le besoin autrement plus vital de protection

par la mère, si profond, si primaire, si chargé d'émotion et de potentiel hallucinatoire et fantasmatique que l'être humain ne pouvait pas ne pas en effectuer la projection sur une entité supérieure et salutaire : on verrait là sans doute l'origine des « Vénus » préhistoriques et des déesses-mères. Au plan même de la suprématie accordée au père, il semble que Freud ait oublié l'image du Père primitif, le Despote de la horde originaire, pure violence castratrice et meurtrière, dont il avait fait le portrait fantastique dans son livre *Totem et tabou*, à propos duquel il dira : « Depuis *La Science des rêves*, je n'ai jamais travaillé à rien avec autant de conviction et de joie ».

On ne peut pas surtout, pour notre part, ne pas trouver étrange le fait que Freud trouve « si étrange » l'idée que l'être humain puisse se sentir en corrélation avec le monde environnant, alors même que cela paraît relever de la plus élémentaire psychologie - « élémentaire » étant entendu au sens strict, littéral, matériel, correspondant à notre relation avec les « éléments » proprement dits (l'eau, la terre, l'air, le feu, dont Bachelard a merveilleusement topographié les paysages et décrit les textures dans ses écrits sur « l'imagination de la matière », et qui nous « touchent » plus directement, plus spontanément, que la notion abstraite et globale de « monde ») ; c'est même véritablement un truisme que de dire que tout individu fait partie intégrante de ce monde, baigne dans l'océan du monde, est plongé (variante existentialiste : « embarqué ») dans l'océan de l'être. Cette image du « bain » renvoyant en quelque façon au régime de l'humide (et nous vient à l'esprit cette formule de Péguy, ce Péguy de sa jeunesse auquel Rolland doit beaucoup et consacra avec passion ses derniers jours : « les honnêtes gens ne mouillent pas à la grâce »), on dira de Freud qu'il prend sur ce point le parti du sec, lui qui considérerait que le travail de la psychanalyse pouvait être assimilé à l'assèchement du Zuyderzee, des terres gagnées sur la mer par les Hollandais - un Freud supersec donc, dont nous avons cherché à dresser l'ascétique silhouette dans *Espaces, le journal des psychanalystes*, mise à l'enseigne dessiccatrice d'un « Ciao, ô Océan » (assèchement, dessiccation par perte d'eau fuyant par le triple trou du « o » !), un Freud qui se sent tellement terre-à-terre qu'offrant à Rolland un exemplaire de la deuxième édition du *Malaise*, il y porte cette dédicace : « À son grand ami océanique, l'animal terrestre S. Fr., 18.3.1931 ».

L'intuition rollandienne d'un « sentiment océanique » ne constitue pas véritablement une contestation de la « réduction » analytique des représentations religieuses par Freud ; elle lui serait plutôt complémentaire, en distinguant un affect primordial, élémentaire, nourri du contact permanent et universel de l'homme et du monde. Mieux encore : le sentiment océanique, en tant qu'il ressortit plus précisément à la « sensation », maintient un lien étroit avec la présence organique, et en tant qu'énergie, « libre jaillissement vital », énergie vitale, a toute sa place dans le système des productions et circulations libidinales. On ne sera donc pas surpris de constater que certains des compagnons les plus originaux de Freud aient été amenés à élaborer sur ce registre au charme obscur des hypothèses fort singulières qui, soutenues par des développements psychanalytiques, coulent en direction, y mêlant leurs affluents bigarrés, de

l'Océanique rollandien.

Groddeck propose, dans *Le Livre du ça*, une conception de l'inconscient créateur, nommé « ça » – Freud lui empruntera le terme – tellement océanique qu'on peut fort bien se le représenter comme une sorte de liquide amniotique omniprésent et nourricier dans lequel le sujet ne cesse de s'ébattre, d'évoluer, de se créer et se recréer – l'individu pouvant de la sorte figurer une espèce de pseudopode prolongeant ombilicalement un aquatique tissu mère. *Thalassa*, l'ouvrage le plus connu de Ferenczi, couronnant un sous-titre explicatif, *Psychanalyse des origines de la vie sexuelle*, se place sous la ruisselante invocation de la « mer », en grec *thalassa*, mer intérieure, qui vaut bien *okéanos*, mer extérieure ; ce livre, « un des plus passionnants et des plus libérateurs de notre siècle », dit le préfacier Nicolas Abraham, réussit l'exploit « ultraquistique » de faire surgir de l'océan primitif l'humanité et la vie, tout en réintrojectant *thalassa*, la mer originaire, comme substance bio-psychique interne de l'être humain – l'Océanique se trouvant pris dans la texture même, tissus biologiques et tissus psychiques intimement intriqués, de la réalité humaine.

Lou Andréas-Salomé, l'âme enchantée de la psychanalyse, aussi fémininement fidèle à Freud que portée aux plus virils écarts – pour parler un jargon sexiste singulièrement incongru en ce qui la concerne – se pose aussi, dans sa *Lettre à Freud*, la question : « Où faut-il situer le véritable point de départ de toute religion ? » Son attachement aux données de l'inconscient lui fait suivre de près le schéma freudien de l'infantile, mais pour en décoller, le diversifier, et déboucher sur une perspective anthropologique de belle envergure. Reconnaisant dans le fait religieux une aspiration originelle au salut, tel le cri d'appel à un rédempteur, elle écrit : « l'être déchiré, désespéré, en recourant à lui, retrouve la voie la plus ancienne du salut : le lien qui, à l'origine, rattachait l'humain au sein primordial. Le fardeau dont on se décharge sur les épaules du rédempteur, c'est la détresse humaine ; mais en dernier ressort, l'homme ne peut l'éprouver que comme une faute dont il porte la responsabilité, comme une tare irrémédiable ; l'homme ne peut que se sentir coupable d'être devenu homme, follement téméraire de vivre sa condition d'homme, et désespéré de ce qui le ligote toujours. » Cette vision plutôt sombre d'une culpabilité intrinsèque de l'homme est plus que compensée ou équilibrée, elle est dépassée par le rôle bénéfique dévolu à une énergie vitale qui a une résonance toute rollandienne : ce qui est à l'œuvre dans l'inconscient, dit-elle, « cette expression originelle de nos énergies pulsionnelles se manifeste aussi dans l'envie de devenir, dans les formes différentes et changeantes que prend notre acquiescement à l'être. » (« Meurs et deviens », formule chère à Rolland). À Freud refusant « d'admettre l'existence d'une force spécifique qui pousse l'homme à rechercher la perfection », elle fait remarquer que, « fondamentalement, l'énergie qui le meut n'est rien d'autre que sa volonté d'êtreindre à nouveau la réalité dans laquelle, depuis toujours, elle a sa place. » Plus d'un passage de cette lettre de fervent hommage à Freud nous retiendrait pour ses recoupements avec les textes de Rolland : « traverser un océan sur un frêle esquif, telle est bien notre condition humaine », dit-elle, pour s'empresse de mettre l'accent sur « le flot de l'élan

créateur » qui conduit l'homme à décider, choisir et poser des valeurs, en lesquelles elle voit « un acte légitimé par son caractère universel, un acte qui renvoie à une transcendance, et qui veut dire : j'appartiens à cette réalité, je fais corps avec elle, je ne suis pas seulement confronté à elle dans un combat hostile. Est-ce trop d'insolence ? Oui, car le comble de l'insolence, que nous avons inventé pour nous, c'est notre accession à l'humanité : nous avons posé l'homme créant ses valeurs comme l'aventure la plus sublime de la vie. »

C'est une autrement singulière psychanalyse que développe et affûte Wilhelm Reich, auteur, entre autres, d'un ouvrage de base de toute psychologie, *L'analyse caractérielle*, et d'une étude novatrice de psychanalyse politique, *La psychologie de masse du fascisme* – deux œuvres dont nombres d'*insights*, de vues pénétrantes, d'analyses et de formulations présentent de surprenantes convergences et analogies avec les textes de Rolland, tant dans ses romans, avec leurs personnages, situations, paysages et réflexions, que dans ses méditations à vocation politique, sociale et philosophique (il n'est pas jusqu'à la personne même de Jésus, à laquelle Rolland se réfère fréquemment en tant que « personne », qui ne se trouve saisie par Reich dans le surprenant portrait « caractériel » qu'il propose dans *Le meurtre du christ*) ; mais œuvres qui, dans le même temps, avec d'autres textes percutants et sur fond de ses activités politiques et de ses conceptions bio-énergétiques, mettent Reich au ban des sociétés psychanalytiques : il est exclu de l'Association Psychanalytique internationale en 1934, au Congrès de Lucerne, où précisément il présente, sous le titre « contact psychique et courant végétatif », une étude approfondie sur la notion de « contact », qui éclaire l'usage et la consistance singulière du terme chez Rolland, tout en le développant sur un registre distinct.

C'est le corps tout entier, organes, muscles et surtout système neuro-végétatif que Reich met en scène pour donner véritablement chair à l'idée de contact et décrire les modalités psycho-somatiques de relations avec le monde. Il est au plus près de l'Océanique de Rolland lorsqu'il affirme que « la vie végétative humaine est seulement une partie du processus universel de la nature. Par ses courants végétatifs, l'homme participe un peu à cette nature ». Ce « peu » prendra de plus en plus d'ampleur à mesure que Reich donnera une toujours plus vaste extension à sa conception du « contact psychique », au point d'y inclure le cosmos et d'avancer l'hypothèse selon laquelle un océan d'orgone (nom qu'il donne à une bio-énergie universelle et omniprésente) emporterait dans son mouvement créateur l'entière réalité. Cependant, « éternelle confusion des mots » comme dit Rolland, s'il retrouve le terme d'« océanique » issu de la controverse Rolland-Freud, c'est pour le repousser du côté de la mystique, considérée comme mystification, détournement d'émotion, illusion. « L'homme, écrit-il, poussé par d'obscurcs sensations « océaniques », rêve au lieu de maîtriser sa destinée et périt à force de rêvasser. » Or le rêve, chez Rolland, est d'une tout autre texture, il est puissance fécondatrice, voie d'accès à l'abyssal.

(*) L'intégralité de cette conférence a fait l'objet d'une publication dans la collection des *Etudes Rollandiennes* sous le n° 14.